

BIENNALE DE PARIS

RAYMOND COGNIAT, délégué général à la Biennale de Paris, trace en quelques mots ce qui constitue le programme de cette manifestation : désir d'échange, d'ample information. Il y a là une nécessité que la France (après Sao-Paulo et Venise) ne pouvait négliger. L'acceptation de plus de quarante pays à participer à cette immense confrontation prouve que l'initiative est opportune. A une époque comme la nôtre, éprise d'échanges internationaux, il devient nécessaire d'établir des lieux et des motifs de rencontre. Et l'art, mieux que tout autre mode d'expression humaine, est propice à ces relations pacifiques.

Toutefois, la Biennale de Paris diffère des autres en ce sens qu'elle fait appel à la jeunesse (les artistes exposant ne doivent pas avoir plus de 35 ans). On peut donc dire que dans sa formule actuelle elle offre un visage de ce que peut être l'art de demain.

QUEL SERA LE VISAGE DE DEMAIN ?

On a trop l'habitude de laisser la question sans réponse pour n'être pas tenté d'essayer de définir ce que peut être l'art de demain. Un fait est certain : notre époque connaît une grande angoisse qui la rapproche curieusement du moyen âge.

Parce que l'artiste a abandonné un certain nombre de critères qui régissaient le monde de la pensée et de l'expression plastique depuis des siècles, il connaît une grande perplexité devant le présent. Par exemple : les sections les plus intéressantes de cette confrontation sont celles où est très sensible le passage d'un art formulé suivant l'académisme à un art libéré, détaché des objets et de la narration.

Ainsi, de l'Allemagne où règne une confusion extrême, si l'on en juge d'après cet accrochage, nécessairement insuffisant pour connaître toutes les tentatives qui y sont menées de front, mais qui marque un désir évident de « rendre sensible » cet échange permanent qui s'établit entre l'homme et le cosmos ; même chose pour la Belgique dont l'art est singulièrement marqué par un lyrisme plus germanique que latin. Et de H. Prem à Vanderkam, de Kaufmann à de Leeuw, s'établit un dialogue en perpétuel rebondissement.

D'autres pays semblent, par contre, relativement retardataires, que ce soit la Hongrie ou l'Inde dont l'art ne dépasse pas le niveau du folklore. Par contre, les artistes des Pays-Bas ou de

la Chine ont su concilier nationalisme, tradition et modernisme.

L'Italie, pays si riche, si vivant, et aux artistes franchement engagés dans l'aventure de l'art n'a su nous offrir là qu'une sélection banale, certainement inapte à donner la moindre idée de ce qui se fait dans ce pays.

Les pays d'Amérique latine oscillent entre un art d'essence folklorique (plus sensible encore dans les pays du Moyen-Orient) et un art fortement marqué par les démarches occidentales du début du siècle.

Le Danemark et la Finlande offrent une autre tendance de l'art présent issu du géométrisme et, débouchant complaisamment vers le simple effet décoratif.

Le Japon, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la Pologne offrent, par contre, des ensembles qui laissent supposer que dans ces pays l'art est singulièrement dénationalisé. La nostalgie des grandes surfaces, des matières expressives, d'un graphisme libéré, caractérise ces artistes.

Du Japonais Domoto, à l'Anglais J. Smith, du Polonais Kierzkowski, à l'Américaine Helen Frankenthaler, nous suivons les outrages et les complaisances que connaît l'art actuel, plus soucieux de forme que d'idées, de matière que de métier, d'effet que d'estime. Enfin, il y a un relent de dadaïsme dans les « peintures-objets », de Rauschenberg par exemple, qui constitue, tout à la fois, un assainissement de l'art et un danger. Pourtant il règne dans cette formulation, une force d'évocation qui laisse supposer que ce peut être là un art d'avenir, tendu à l'expression du monde dans ses forces vives.

La section française, la plus importante, constitue une anthologie qui souffre de bien d'oublis mais demeure de qualité. Les artistes choisis par les critiques sont tous abstraits. Ils sont suffisamment connus pour qu'il soit inutile de s'étendre ici, sur leur présence. Pourtant nous avons remarqué : Feito, C. Georges, Maryan, Kallos, J. Levée, Tinguely. La sélection faite par un jury d'artistes présente plus de variété. C'est ainsi que nous voyons se côtoyer : Bedard et Iscan, Hervé et Ubéda, de Grandmaison et Citroën, Mamoni et Righetti. Enfin le choix du Conseil d'administration de la Biennale semble avoir été fait un peu comme un repêchage

Festival de la jeunesse Paris sur l'avenir

des oubliés. Ce qui nous permet de reconnaître au passage : Arnal et Bonamy, Cortot et Forissier, Guiramand et Nieva, Pollet et Dermit, Lartigue et J.-J.-J. Rigal, Albagnac et Weisbuch.

C'est dans cette section française, au visage plus complexe, du fait même de la diversité des exposants, que le formalisme le plus conventionnel coudoie les audaces les plus délibérées : BARAT et KLEIN.

Quelle conclusion peut-on tirer de cette immense confrontation ? L'art se cherche perpétuellement, il est souvent l'expression du présent alors qu'il aspire à être l'expression de toujours. Il semble que l'issue demeure dans un art détaché de la représentation. C'est dans ce sens que les sections les plus intéressantes sont celles qui reflètent un art dont l'ambition est de signifier le monde dans ses aspects éternels, au contraire des autres qui demeurent attachés à un folklorisme puéril.

Il résulte donc de cette première Biennale de Paris que la peinture de demain trouvera sa vérité dans une internationalisation progressive d'un langage aux fins universelles, que l'homme retrouvera son unité première et qui sait, l'âge d'or.

INTEGRATION DE LA PEINTURE AU DECOR

Quelques tentatives d'intégration de l'art au décor constituent un des attraits de cette Biennale. L'Ecole de Rosny, le groupe de Rebeyrolle et les informels proposent des travaux d'équipe, ce qui est également la forme éventuelle d'un art de demain et s'intègre dans une vieille tradition si l'on se souvient qu'autrefois le maître faisait travailler ses élèves aux grandes compositions qu'il signait.

L'immense panneau de Rebeyrolle qui domine l'escalier est une réussite indéniable et il s'intègre parfaitement dans le support architectural.

Plus contestable est le travail du groupe des informels qui décore la salle de Musique. Ici, l'effet premier est séduisant mais les intentions demeurent confuses. Les affiches lacérées de Villègle, la palissade de Du-

fresne sont des éléments essentiellement muraux puisqu'ils sont un retour naturel vers le mur citoyen, mais ils ne se fondent pas dans le décor et les intentions littéraires gâchent fâcheusement cet effort par ailleurs intéressant.

JEUNESSE DES MAITRES

Jean Cassou peut justement préciser qu'il convenait dans une telle manifestation, réservée aux jeunes, de rendre un hommage aux aînés qui manifestaient déjà leur personnalité lorsqu'ils avaient moins de trente-cinq ans. Il est intéressant de voir ce que l'on pouvait attendre déjà de tel ou tel maître actuel. Trois sections ont été organisées : la génération de 1900, avec Bonnard, Rouault, Vuillard, Mondrian...

— celle de 1914 avec Klee, Derain, Villon...

— enfin celle 1930 avec Braque, Delaunay, Max Ernst, Juan Gris, La Fresnaye, Soutine, etc...

Une continuité étant ainsi créée de génération en génération, il est permis d'espérer que toute la peinture d'avenir est ici présentée dans les anxiétés de sa jeunesse, dans ses espoirs confus, dans sa merveilleuse vitalité.

Jean-Jacques LEVEQUE.

L'INFORMATION
108, Rue de Richelieu

3 OCTOBRE 1959



MARYAN